

L'Australie à moto

Antoine Daguët



En un Mot comme en Cent

www.centmots.fr

Les perroquets bavardent bruyamment dans les eucalyptus. Le moteur de la moto est encore chaud. Assis dans le sable, le casque à la main, la figure couverte de poussière, fatigué, heureux, je regarde les derniers rayons du soleil s'enfoncer dans l'Océan. La route a été longue, elle le sera encore demain. La nuit tombe. Les kangourous sortent. Là-haut, dans le ciel étoilé, la Croix du Sud veille. Bienvenue en Australie.

Le film mythique « Easy Rider » sort sur les écrans en 1969. Je ne le découvre que quelques années plus tard. Je possède alors une Suzuki 380, une moto que je pilote sur la centaine de kilomètres de route qui ceinturent l'île de Tahiti où je coule des jours heureux depuis quelques années. Peter Fonda et Dennis Hopper chevauchant leurs incroyables machines sur les routes du Grand ouest américain ne m'ont pas laissé indifférent. Je ne suis pas trop blouson de cuir, ni veste à

franges, mais les paysages grandioses de l'Ouest américain, défilant derrière nos cowboys motorisés au rythme lancinant des guitares électriques me poursuivent. Je m'imagine bien, sur une moto plus classique, roulant sur une longue route au milieu de grands espaces. Ca me changerait des embouteillages ridicules à l'entrée de Papeete. Alors je commence à rêver d'Amérique et de grands espaces et me souviens qu'à quelques heures de vol, il y a l'Australie. Coté grands espaces, rien à dire : 13 fois la superficie de la France ! Question routes, je n'ai pas la moindre idée s'il existe une route qui fasse le tour de ce continent. Alors je profite d'une escapade d'un ami au pays des kangourous pour lui demander de m'acheter une carte de l'Australie. Il revient avec un superbe poster d'un mètre où on voit très distinctement un tracé qui suit le contour de la côte. En y regardant de plus près, je réalise qu'une partie seulement de l'itinéraire

est goudronnée. Le reste, c'est de la piste !
Asphaltée ou pas, cette route me fascine.

Quelques mois ont passé. Je suis maintenant à Sydney, installé dans la première auberge de jeunesse que j'ai trouvée. Quelques jours plus tard, une famille française m'offre l'hospitalité dans une très jolie maison surplombant la baie de Sydney. Un endroit formidable ! A peine arrivé, je fais les petites annonces, à la recherche d'une moto d'occasion pas trop chère. Toutes les annonces sont regroupées dans le Sydney Morning Herald du samedi. Ce jour-là, le journal pèse bien 2 kilos ! La deuxième semaine, je repère une offre : « Vends urgent moto ... ». Je vais sur place. Je la regarde, je tourne autour, je l'essaye. Elle fait un bruit d'enfer avec son pot d'échappement « 4 en un ». Bien sûr, elle affiche déjà 18000 kms, mais c'est un moteur 4 temps solide et elle a

l'air en bon état. A ma troisième visite, elle est à moi.

Sous l'œil curieux et pétillant d'Anne, la petite dernière de ma famille d'accueil, je bichonne ma machine. J'apprends à la maîtriser. Le frein moteur du 4 temps me surprend un peu. Maintenant, il faut s'équiper, mais je n'ai guère de sous. Je dois calculer au plus juste. J'achète une combinaison kaki, des sacoches en toile et des jerrycans au surplus du coin. Le vieux casque que m'a donné le vendeur pour me dépanner est trop petit. Il me scie le front, me fait mal à la tête. Pourtant, il faut partir comme ça. Ma bourse est vide. Contact, démarreur, les 4 cylindres s'allument. Les culbuteurs cliquètent un peu, tant pis ! Je traverse le centre de Sydney, suis le Princess Highway, me perds un peu mais finis par trouver le concessionnaire Honda. Il était temps, au moment où je mets la moto sur sa béquille, tout mon bazar arrimé tant bien que mal

s'effondre. J'achète comme prévu, un porte-bagage. J'ai maintenant un peu plus de place pour m'asseoir ! En route.

Depuis mon arrivée à Sydney, il a toujours fait beau. Mais aujourd'hui, le ciel est chargé de nuages. Voilà maintenant qu'il pleut ! Je n'ai ni gants, ni bottes, ni ciré. Je suis trempé et très vite gelé. Les cafés successifs ne me réchauffent plus. Il faut s'arrêter, planter la tente quelque part. Au petit matin, il pleut toujours. Quelle poisse ! Je roule au pas. Je suis frigorifié. Enfin, j'arrive à Cooma, un chef-lieu agricole, et bientôt à la ferme où David, le propriétaire m'attend pour lui donner un coup de main. Une façon comme une autre de remplir la caisse du bord. La moto est déchargée et mise à l'abri.

Pendant un mois, je joue au fermier, cours après les moutons, répare les clôtures, les

barrières. Je peins, je cloue. Une vie au grand air que j'apprécie beaucoup.

La ferme où je travaille est considérée comme petite. 600 hectares quand même ! Je suis fasciné par ces paddocks à perte de vue. L'herbe y est rase, sèche, on se demande ce que les moutons peuvent y trouver. Quand je ne suis pas occupé à redresser une barrière ou monter des clôtures – il y en a des kilomètres - je participe au « mustering », sport typiquement australien qui consiste à parcourir tous les recoins de la propriété pour regrouper les animaux. Une partie des hommes est à cheval, d'autres à pied, le proprio en Range Rover et moi en moto trial. A part mettre fait peur deux, trois fois en roulant sur un serpent, j'adore l'exercice. Je me sens alors très australien. Une fois réunis, les moutons sont gorgés d'une pâte blanche en guise de dentifrice, sensée les protéger contre les vers, passent dans un bain de pied prévu contre le piétin, se voient passer un

élastique sur la queue qui tombera d'elle-même faute d'être irriguée et se font peindre les couleurs de la propriété sur leur laine. Comme il y a plusieurs centaines de moutons, ça fait des journées bien remplies. Plus tard, ce sont les tondeurs qui rentrent en scène. En une minute et quinze secondes (pour les meilleurs), la lourde toison des moutons mérinos tombe sur le plancher, avant d'aller s'entasser dans d'énormes balles en tissu prêtes pour l'exportation. Le mouton couvert de sa toison volumineuse en entrant, ressort en tremblant, complètement tondu. S'il fait frais, les bêtes sont gardées une nuit à l'abri avant de retrouver la liberté. Je passe un moment formidable dans cette ferme. J'y retournerai encore une fois mon tour d'Australie achevé.

Les semaines ont passé, il faut repartir. J'entame mon nouveau pécule pour acheter une sacoche de réservoir, des gants et un

casque (en solde !). J'ai prévu le Mont Kosciuszko comme prochaine étape. Mais la route est fermée. C'est à pied que je finis l'ascension jusqu'à Albina Hut, un refuge confortable avec vue panoramique imprenable sur les Alpes Australiennes qui culminent à 2300m. Le parc national Kosciuszko dans lequel je me trouve couvre la taille d'un département français. J'exagère à peine. Très vite, mon porte bagage casse ! Il faut le renforcer. Premier ennui à 1000 km à peine de Sydney. Ça promet ! La route est humide et encombrée. C'est le weekend de Pâques ! Ça m'avait échappé. Je traverse Melbourne, capitale triste et déserte. Sur les dunes qui longent la mer, des courses de « buggies » sont organisées. Ça a l'air très amusant. J'avale les kilomètres et arrive à Adélaïde au bout de quelques jours. Le temps est toujours aussi mauvais, le vent plie un piquet de ma tente. Triste nuit ! J'ai un contact, un peu plus au nord, dans la Barrossa Valley où je suis invité à participer aux

vendanges. Je n'ai jamais fait ça. Je me donne un mal de chien pour suivre la cadence, mais je suis toujours à la ramasse. Le premier saut rempli, on en attrape un autre. On attaque les grappes au sécateur, à la main, vite, aussi vite que possible. Un tracteur passe derrière nous, ramasse les seaux, les vides dans une benne et les redépose vides dans la rangée suivante. Pour les « pickers », il n'y a pas de répit. Les mains collent, les dos s'usent. Chaque soir, je m'endors comme une masse à 18H. Quinze jours plus tard, j'ai les poches un peu plus pleines, assez pour donner ma moto à réviser. Je m'offre une escapade de 2 jours à Kangourou Island, une île au large d'Adélaïde où je me laisse envouter par la vie sauvage si dense et si typique d'Australie. Les koalas dorment, maladroitement accrochés à une branche d'eucalyptus. Les kangourous, assis, l'oreille en alerte, grignotent les feuilles des arbustes. Un phoque chasse tranquillement sur la baie endormie. Le kookaburra, oiseau emblématique australien, rigole tant qu'il peut

dans son arbre. La nuit, il peut faire peur. Son cri ressemble à une incantation de sorcière.

On m'a recommandé de visiter les Flinders Ranges, au nord d'Adélaïde. Je quitte donc la route numéro 1 pour m'enfoncer dans le « bush », nom générique pour définir tout ce qui n'est pas la ville, et donc pas civilisé. Une fois de plus, je laisse la moto aux pieds du massif et continue sac au dos ma grimpette jusqu'au sommet. Un spectacle unique et magnifique m'attend. Les Flinders Ranges ont une forme circulaire. Au centre de cette couronne montagneuse, un bush dense, varié, prospère. Comme tous les parcs nationaux australiens, il est jalousement surveillé et protégé par les rangers. Immédiatement derrière, s'étend le désert. Le lac salé Eyre, est rempli d'eau pour la première fois depuis 10 ans. Il luit tout là-bas, dans le lointain. La réflexion du sel forme un halo lumineux tout autour. Il faudrait être artiste peintre pour

rendre les dégradés de couleurs et grand photographe pour figer la sensation d'éternité qui se dégage d'un endroit pareil. Après 7 heures de marche, j'enfourche ma machine, la tête dans les étoiles. Je suis à peine surpris quand une compagnie de perroquets blancs braillards s'envolent et me frôlent à mon passage. La nature en Australie est omniprésente !

A une station-service, ravitaillement eau et essence, je fais la connaissance de Bruce, un grand type de Melbourne qui a l'intention comme moi, de rejoindre Perth à 2000 km de là sur sa Ducati 750. Un gros engin ! Nous décidons de faire route ensemble. Nous choisissons de passer la nuit sur la côte, avant d'attaquer la fameuse et redoutée Nullarbor Plain. 2000 km de piste en plein désert. Nullarbor vient du latin et signifie « sans arbre ». Les aborigènes quant à eux l'appellent « Ondiri », ce qui signifie « sans eau ». Tout un programme.

Nous sommes donc 2 à zigzaguer dans le sable, en route pour Fowers Bay. Le visage tendu, les avant-bras crispés, les pieds traînant par terre pour rétablir l'équilibre, nous progressons lentement. Le village paraît abandonné, il l'est. Une seule baraque semble habitée. Elle abrite des pêcheurs sirotant une dernière bière avant de reprendre la route. Nous avons atterri dans une ville fantôme, battue par les flots. La nuit tombe, vite. Dans une maison délabrée, nous trouvons deux carcasses de lit rouillées. Nous les déplaçons jusqu'à une pièce aux fenêtres encore en état. Dehors, le vent souffle fort. Nous avons nos motos entre nos deux lits cage. A la lumière des phares, nous avalons un sandwich, lisons trois lignes, puis éteignons les phares pour épargner nos batteries. Curieuse nuit, pleine de craquements, de bruits, de cris, d'ombres. Je crois que sans nous l'avouer, nous avons un peu peur.

Cette fois, nous y sommes, sur cette fameuse route de 2000 kms dont 145km d'une traite en ligne droite. Nous avons de la chance, il a plu un petit peu. Suffisamment pour garder la poussière au sol sans que la route soit détrempée pour autant. A la station-service, il en existe une tous les 150km environ, il y a foule. Les cars, les voitures, les camions, tout le monde s'arrête pour une petite (ou une longue) pose. Quelques-uns ont déjà des problèmes : crevaisons, amortisseurs, cardans ou pire.

A la station d'Eucla, un superbe panneau en bois rappelle que nous sommes loin de tout : Sydney 2522 km, Perth, 1435km !

Nos motos intriguent, excitent la curiosité. La Ducati de Bruce donne des signes de faiblesse. Il change les bougies. Un peu plus loin, il roule à 100 m devant moi, poussière oblige. Je vois sa moto faire un écart et disparaître. Je m'approche au pas. Entre deux bosses, une large ornière sablonneuse. Il est

dedans, par terre. Bruce se relève. Il n'a rien. Je l'aide à relever sa moto, très lourde ; seul, le levier de vitesse est tordu. Des voitures s'arrêtent, nous demandent si nous avons besoin d'aide. Chacun sait que sur ces longues routes désertes, on est à la merci de n'importe quelle avarie. Tout au long de mon périple, je noterai cette grande solidarité des gens de la route. D'ailleurs, il est de rigueur de saluer tous les automobilistes que l'on croise ou qui vous doublent.

Rien de casser. Nous repartons. Bruce doit faire de l'acrobatie avec son levier de vitesse mais ça va. Un peu plus loin, je me mets à zigzaguer désespérément. J'ai crevé. Bien entendu, je n'ai rien prévu pour réparer. Heureusement, Bruce a tout ce qu'il faut. Je suis certes imprudent, mais s'il faut attendre de tout avoir pour prendre la route, on ne part jamais ! C'est du moins la réflexion que je me fais sur le moment. Avec le recul, je reconnais

que j'étais un parfait imbécile de ne pas emporter un kit de réparation avec moi.

Il a plu toute la nuit. Quand nous remontons sur nos motos, il faut tracer sa route dans la boue et zigzaguer entre les immenses flaques d'eau. Il nous faut plus de 4 heures pour parcourir les 100 km qui nous séparent de la frontière avec le Western Australia et du retour de l'asphalte. Nous sommes heureux d'en avoir fini avec la section non goudronnée. La route est d'une qualité parfaite. Pourtant nous déchantons vite car 700 km sur une route droite et déserte deviennent vite monotones. Ma moto affiche 24000 kms. Je me limite à 100 km/h pour ne pas la brusquer. Comme je regrette ne pas pouvoir rouler plein gaz, sur cette route quasi déserte. Bruce a une moto puissante. Nos routes se séparent ici. Il part à vive allure directement vers Perth. Moi, j'en ai assez de cette langue d'asphalte interminable. Je bifurque vers le sud. 300 km jusqu'à

Espérance. Finie la végétation basse et sèche du désert. Je traverse maintenant une région moins hostile, puis petit à petit, de plus en plus luxuriante. Espérance, Albany, Le Cap Lewin, autant d'étapes accueillantes, de rencontres chaleureuses. Les fermes ont l'air prospères, les forêts sont denses, les paysages verdoyants. Les fameux vignobles de la Margaret River ondulent au grès des collines et le soleil est au rendez-vous. Mais à 30 km de Perth, alors qu'une pluie battante rend la visibilité difficile, je pars en zigzaguant et balaie les deux files de l'autoroute avant de m'immobiliser sur le bas-côté. Quelques gouttes de sueur se mêlent aux gouttes de pluie. J'ai eu chaud !

Très vite, trois motards s'arrêtent pour proposer leur aide. Ils téléphonent pour moi à l'association NRMA (National Roads and Motorists Association), une organisation australienne dont je suis membre, qui propose une assistance routière. Un dimanche sur

l'autoroute, sous la pluie battante, il n'y a guère que cette association extrêmement efficace, pour vous tirer d'affaire. Le gars qui arrive à peine un quart d'heure plus tard est extrêmement surpris. Il répare souvent des camions, des remorques, des camping-cars, mais c'est la première fois qu'il doit dépanner une moto. Adapter une rustine de camion à un pneu de moto n'est pas chose facile mais ça marche. Je peux regagner Perth, guidé par mes nouveaux compagnons. Je profite d'une escale prolongée pour déposer ma moto au garage. On change la chaîne et on règle le moteur. Il en a besoin. Un ami met sa moto personnelle à ma disposition. Sillonner la ville en tous sens pour régler les mille et un petits détails indispensables à la suite du voyage se révèle plus fatigant que la route !

Extrait de la présentation de l'Office du
Tourisme.

A 2700 km de route d'Adélaïde, capitale la plus proche, et près de 4 000 km de la côte est, Perth est l'un des grands centres urbains les plus isolés au monde. Esseulée dans le sud-ouest du Western Australia, cette agglomération de 1,6 millions d'habitants, est une cité qui monte. Elle est la capitale la plus ensoleillée d'Australie et son dynamisme économique surfe sur la vague du boom de l'industrie minière.

Découverte dès la fin du 19ème siècle, la richesse minière de l'État a provoqué une ruée vers l'or et fait dramatiquement croître la population locale. Au fil de l'évolution de l'industrie et des techniques employées, le boom minier aura soutenu la croissance de la ville à travers le 20ème siècle, jusqu'à nos

jours. L’Australie est le deuxième producteur d’or derrière la Chine.

Pour comprendre Perth, il faut la placer dans son contexte : celui du Western Australia. Sous cet humble sobriquet – Australie Occidentale -, se cache le plus grand État d’Australie. Il occupe à lui seul pas moins d’un tiers du continent australien. Malgré sa taille gigantesque, le WA reste pourtant l’un des États les moins densément peuplés et Perth, la capitale, héberge plus de la moitié de ses habitants.

Au chapitre des découvertes, il faut goûter les excellents vins de la Margaret River, visiter une « fabrique d’or » en ville et 250 km plus

au nord, s'arrêter au désert des Pinacles, un paysage lunaire et millénaire: En bord de mer, balayées par le vent, les tours de sable érodées par les éléments se dressent parmi les dunes, dans un vif contraste de jaune et de bleu. Un paysage antique, désolé et sauvage. L'image d'une nature splendide et indomptée.

Depuis quelques jours, j'ai un coup de blues. Je ne sais plus très bien d'où j'en suis. A quoi sert ce voyage ? Qu'est-ce que je cherche à prouver ? Il reste encore tant de kilomètres à parcourir. S'il existait une voie rapide, je crois que j'avalerais les kilomètres à toute allure pour rejoindre Sydney au plus vite. Les amis sont loin, la splendeur de la baie de Sydney me manque, les magnifiques bateaux qui y

naviguent aussi. Cafard ? Solitude ? Allez savoir. Mais une heureuse surprise m'attend à Perth. C'est mon anniversaire et ils y ont pensé ! D'un coup, je retrouve mon énergie et suis prêt à remonter en selle. Gonflé à bloc, je reprends la route quelques jours plus tard, avide de découvrir une nouvelle facette de l'immensité australienne. A 500 km au nord de Perth, je découvre le Kalbarri National Park et ses fameuses Murchison gorges. 38 km de marche pour qui veut se dégourdir les jambes. Je me contente d'admirer ses strates de roches rouges et jaunes. Une nature préservée et sauvage. Chaque jour je remonte sur ma brave moto pour quelques centaines de kilomètres de plus. Depuis longtemps déjà, l'asphalte a disparu. Je roule sur une piste de

poussière rouge. Quelques véhicules 4X4 empruntent cette route entre Perth et Broome, mais on croise surtout les fameux « road trains », ces camions énormes tractant à pleine vitesse, 3 ou 4 remorques. Quand on les voit débouler dans un nuage de poussière, mieux vaut s'arrêter sur le côté, si on ne veut pas quitter la piste. Le soir, je campe ici ou là, toujours un peu inquiet à l'idée de me trouver nez à nez avec un serpent ou une vilaine araignée. Chacun sait que l'Australie collectionne de nombreux reptiles dangereux et des araignées mortelles. Par chance, ces petites bêtes ont autant la trouille que moi et ne se montrent pas. La plage de Carnavaron, celle d'Exmouth ; la Ninety Miles Beach (150 km). La route est longue, les plages

immenses. Je suis là, assis dans le sable, seul sur une plage magnifique, face à l'horizon. Quel dommage de ne pas pouvoir partager ces moments uniques !

Je fais étape à Port Headland, histoire de me laver un peu ; puis de la piste, encore de la piste, de la poussière, du sable. La conduite dans ces conditions est infernale, interminable. Un soir, je fais un arrêt dans une mission aborigène. Une mission catholique. Je ne suis pas très à l'aise avec l'idée de parquer les autochtones dans des réserves. Les aborigènes y vivent en partie protégés de l'alcoolisme et de la délinquance qui sévissent dans les villes, mais sont contraints à une vie sédentaire, contraire à leur mode de vie

nomade. Les missionnaires prodiguent la bonne parole, mais que peut-elle signifier aux premiers habitants du monde dont l'unique crédo est Dame nature ? Les aborigènes savent survivre avec pratiquement rien dans le désert mais n'arrivent pas à trouver leur place dans notre société de consommation !

Un peu plus loin, j'ai mal calculé mon coup et tombe en panne d'essence à 10 km de Broome. Le « bidon stop » marche bien dans ces contrées lointaines. La solidarité est absolument nécessaire pour survivre ici. Une fois mon réservoir remis à flot, je reprends la route, ou plutôt la piste qui cette fois est ravagée par les dernières pluies. Les kilomètres s'accumulent, les arrêts aussi,

mais le paysage ne change pas beaucoup. La route s'allonge, n'en finit pas. Un arrêt dans une « station », -l'équivalent du ranch américain, mais en plus grand – me sort un peu de ma torpeur. Timber Creek, c'est son nom, s'étend à perte de vue, sur des milliers d'hectares. Plusieurs dizaines de milliers de têtes de bétail vivent éparpillées sur la propriété et encore plus de moutons. A proximité, une cinquantaine de chevaux magnifiques broutent paisiblement en attendant de participer 2 fois par an au rassemblement des bêtes. Une opération qui peut prendre plusieurs jours. Dans les grands domaines, on utilise aussi l'avion ou mieux l'hélico ! Il faut 11 jours pour faire le tour de la propriété à cheval ! Ça laisse rêveur ! A

quelques mètres de moi, la centaine de perroquets blancs à crête jaune, regroupés dans deux eucalyptus font un chahut assourdissant. Pas de doute, nous sommes bien en Australie !

A quelques 1000 kilomètres de là, j'atteins la région des Kimberley. Bordée de gorges abruptes spectaculaires, la rivière Fitzroy coule tranquille au sein de cet immense parc national. Des jeunes crocodiles, non dangereux paraît-il, se glissent dans l'eau à mon approche. Un wallaby gris me regarde surpris puis recommence à grignoter les feuilles d'un arbuste. Un bruit de branche me fait me retourner. Un chien est en arrêt devant le buisson. Un immense kangourou roux

jaillit et s'en va hors d'atteinte en trois bonds fantastiques. Même si je n'en mène pas vraiment large dans ma petite tente la nuit, je suis sous le charme de cette région sauvage, joliment arborée. J'aime les reflets des falaises dans l'eau, ces faux arbres morts étalés sur la plage qui de temps à autre ouvrent un œil et filent élégamment dans l'eau. Frisson assuré ! Je quitte ce parc enchanté avec regret et retourne sur la piste avaler de la poussière.

La grande ville de Darwin n'est pas très loin, mais la route qui y mène est fermée. Il y a quelques mois, le cyclone Tracy a frappé la ville la nuit du 24 décembre, tuant 71 personnes et détruisant près de 80 % des

habitations. 20000 personnes, soit près de la moitié de la population, se sont retrouvées à la rue. Beaucoup d'habitants traumatisés, évacués vers Alice Springs, Adélaïde et Sydney ne reviendront jamais à Darwin.

A Katherine, puisque la route du nord est fermée, je prends donc la direction du sud pour rejoindre Alice Springs, une ville située en plein désert, au centre de l'Australie. Mais désert ou pas, il a plu récemment par ici. Je roule au pas sur 2 ou 3 km dans 20 cm d'eau. Les oiseaux, agglutinés par milliers s'envolent sur mon passage pour se reposer immédiatement derrière moi pour pêcher. Pêche miraculeuse à en juger par

l'enthousiasme de ces oiseaux rebondis et criards.

Je n'arriverai pas à Alice Springs sur deux roues : à 500 kilomètres du but, je m'arrête dans un important relais routier pour faire de l'essence. C'est le moment que choisit mon pneu arrière pour rendre son dernier souffle. Il est coupé, complètement usé ! Dans le fond, c'est plutôt une bonne chose que ça m'arrive ici, dans une station-service. Ailleurs, il n'aurait pas été question d'abandonner la moto sans craindre de ne rien retrouver quelques heures plus tard. Le lendemain matin, j'attrape un « lift » : un conducteur de passage accepte de m'emmener jusqu'à Alice Springs où nous arrivons en début d'après-

midi. Nous sommes dimanche, les magasins ne sont pas ouverts. Dès l'aube, je me mets en chasse pour trouver un pneu de rechange pour ma moto. Je visite plusieurs magasins avant d'en trouver un de la bonne taille. Dès 11h du matin, je suis au bord de la route, le pouce levé, mon pneu à la main. La chance me sourit. Le soir même, je suis de retour aux « Three Ways ». 1000 kilomètres en stop pour récupérer un pneu neuf, ça laisse songeur !

Je reprends la route, cette fois, plein est. A Mount Isa, une ville minière où j'ai planté ma tente, le campement d'un groupe de jeunes gens d'une église touche le mien. Attirés par ma moto, intrigués par mon accent, curieux de mon périple, ils m'invitent à partager leur

repas. Avant de nous mettre à table, ils me dédient une prière, me souhaitant une route sans embuche. Assis en tailleur, au milieu de ces jeunes en prière, je suis un peu ému.

Chaque jour qui passe me rapproche un peu plus de la côte. Je fais route vers Normaton. Je traverse des régions quasi désertiques, habitées seulement par des chercheurs d'or isolés et quelques amateurs d'opales. Puis, sans que rien ne le laisse prévoir, je pénètre d'un coup à l'ombre de grands arbres dans une région montagneuse et vallonnée admirable : « The Table Lands ». Derrière cet îlot de verdure à l'ombre bienfaisante, on retrouve la côte, les Tropiques. A 2400 kilomètres au nord de Sydney, Cairns compte

150000 habitants, une grande ville de bord de mer qui s'étend le long de la côte sur 52 km. Avec son air de ville de vacances, elle a de nombreux atouts : la proximité de la grande barrière de corail à une heure et demie en bateau ; de nombreuses îles à visiter, des récifs et une très belle forêt tropicale où vivent des crocodiles.

Depuis que j'ai quitté Cairns, les champs de canne à sucre s'étendent à perte de vue. Je ne peux pas m'empêcher de penser aux coupeurs de cannes, ces saisonniers agricoles malaisiens, chargés de couper les cannes à sucre pendant les récoltes. Ils passaient la journée, pliés en deux, au ras du sol pour sabrer les tiges, à la merci de morsures de

serpents, nombreux dans cette région. Aujourd'hui, les moissonneuses à cannes mécaniques ont pris le relais.

Beaucoup de voitures. J'ai retrouvé la civilisation. Je ne suis plus habitué à la circulation, je dois faire attention. J'avale les kilomètres. Je ne prends pas le temps de m'allonger sur les nombreuses plages, je ne fais pas le détour pour visiter les sites remarquables. Je n'ai plus envie de m'arrêter. Je veux arriver, j'en ai assez.

Surfer's Paradise me surprend. Je m'attendais à une Mecque du surf, du genre village baba-cool. Je me retrouve à Miami : immenses buildings en bord de mer et une foule

grouillante d'estivants sur la plage. Je ne m'attarde pas. De l'autre côté de la frontière du Queensland, de retour en Nouvelle Galles du Sud, je m'arrête à Byron Bay, une autre petite ville de bord de mer. J'y découvre une ambiance hippy, chaleureuse et bon enfant. On s'y retrouve pour surfer ou faire la fête. La musique des sixties joue dans la rue. Cool....

Plus que 1000 kilomètres ! Ce ne sont pas les plus faciles ! Cinq fois de suite, je crève. Le pneu avant. A genou sur le bitume, je répare patiemment. Dans les faubourgs de Sydney, je me perds. Une fois, deux fois. Je manque de me faire accrocher par une voiture. Décidemment, le retour à la ville est plein d'embuches. Je franchis enfin le Grand Pont

de Sydney, prends la direction des « Eastern suburbs ». Je traverse King's Cross (le quartier chaud), puis Rushcutters Bay, Double Bay, Rose Bay, Vaucluse, les quartiers chics. Watsons Bay se trouve tout au bout, à deux pas des « Heads », les falaises qui délimitent l'ouverture de la baie de Sydney et le grand large.

Partis depuis 3 mois, mes cheveux ont poussé. La petite Anne qui a 2 ans ne me reconnaît plus. Ma moto est rangée dans le garage. Elle va prendre un peu de repos. Elle et moi, avons fait le pari de faire le tour d'Australie : 19000 kilomètres. Pari tenu !

PROLOGUE

La même année, Anne-France Dautheville, sur une BMW 750 cm³, fait la une du journal. « La première femme à faire le tour complet de l'Australie en moto. » Je fais grise mine et suis un peu amer. Probablement un peu jaloux. Moi aussi, j'ai fait le tour, et sans l'assistance de BMW !

En y regardant de plus près, nous ne jouons pas dans la même cour. Intrépide et persévérante, elle devient quelques années plus tard, la première femme à faire le tour du monde à moto. A 60 ans, elle se remettra en selle et écrira « La vieille qui conduisait des motos ». Chapeaux bas, Madame !

En un Mot Comme en Cent

L'Australie à moto © Antoine Daguët 2020

www.centmots.fr